

## **Langue d'autorité et autorité de langue**

Pierre CAUSSAT  
*Université de Paris-X-Nanterre*

### **INTRODUCTION**

Autant le déclarer sans faux-fuyant : les réflexions qui vont suivre sont portées, nourries par une inquiétude — je devrais employer le pluriel : des inquiétudes buissonnantes — autour de l'«autorité», appréhendée, non dans son concept «en soi», mais dans ses conditions d'exercice telles que, ayant dû avoir, dans le métier d'enseignement, à faire acte d'autorité, je ne cesse pas de voir surgir doutes et questions à son sujet. Autrement dit, en glosant «autorité» et ses dérivés (autoritaire, autorisé), je m'interrogerai sur une expérience et des pratiques à la fois universelles — le maître investi du, ou assigné au, devoir d'enseigner — et singulières — la situation vécue ou affrontée par chacun, en l'occurrence moi, à partir du moment où l'individu-maître ne renonce pas, par fatigue ou lâcheté, à se questionner lui-même en tant que détenteur et dispensateur d'une parole, même parcelaire, dite justement d'«autorité». Qui suis-je, moi, pour prendre, et tenir, une telle parole ? De qui ou de quoi tiendrais-je ce pouvoir ? Interrogation qui pourrait se révéler bénéfique : en me centrant sur moi, je suspens la tentation de me faire vertueux sans risques en stigmatisant l'autoritarisme (le «fascisme») des autres. Il a toujours été, et il sera toujours plus facile de débusquer les vices des autres que de commencer à s'inquiéter des siens. Quant au «concept» qu'un excès de subjectivité paraît compromettre, qui sait s'il ne profitera pas de cette cure d'amaigrissement ? Après tout, l'enseignant de philosophie n'a pu manquer d'être sollicité par le «sans autorité» de Kierkegaard dans la mesure, entre autres, où ce dernier répète la «docte ignorance» de Socrate face à la suffisance des sophistes modernes, c'est-à-dire les prédicateurs officiels de l'Eglise danoise tout comme les

professeurs chevronnés de l'Université allemande, deux variétés de prêcheurs, en somme, parlant avec autorité du haut de leurs «chaires». Qui peut dire alors que la revendication d'une «non autorité» ne constitue pas un détour fructueux, et peut-être la condition indispensable, pour commencer à entendre ce qui se dissimule dans l'exercice spontané, donc vertueux, de l'autorité ?

Avis, par conséquent, aux lecteurs de ces pages : les textes retenus et les analyses qui les bordent sont portés par un questionnement lancinant et doivent être pris comme les fragments d'une confession, incertaine et inquiète, mais irrévocable dans son parti pris d'inquiéter.

Premier témoin : un texte qui manifeste ce qu'on pourrait appeler la «pulsion académicienne», l'obsession des redressements, l'apostolat de la «bonne parole» (ici la bonne langue), traits inhérents à l'«homo academicus», sauf qu'il s'agit ici d'un académicien qui s'institue tel, par une délégation d'autorité spontanément reçue et acceptée, manifestant ainsi le degré zéro, à l'emporte-pièce, du zèle académicien.

*«Lorsque j'arrivai de Paris, je fus extrêmement frappé des mauvaises expressions, des tours vicieux, des phrases singulières, enfin des gasconismes que j'entendais de toutes parts dans la conversation. Je m'étonnais surtout de ce que personne, au moins à ce qu'il me semblait, ne remarquait ces fautes, et n'en était aussi choqué que moi...*

*... Ramasser des gasconismes, le projet pourra paraître bizarre. On observe, on recueille les bonnes choses, on abandonne les mauvaises... Je ne vis d'abord dans mon projet que l'avantage d'être utile aux enfants dont l'éducation m'était confiée ; mais je m'aperçus bientôt qu'il pourrait servir aussi aux personnes de tout âge, soigneuses de bien parler et de bien écrire, et qu'il contribuerait à me préserver moi-même de la contagion.*

*... Je veux seulement rendre les gascons attentifs à des gasconismes qui ne leur sont que trop familiers, et dont il est important qu'ils se corrigent, s'ils veulent éviter ces petites humiliations auxquelles les personnes qui parlent mal sont exposées, surtout à Paris, où ces expressions impropres ne manquent pas de donner lieu à des railleries dont il est toujours désagréable d'être l'objet.*

*Mais pourquoi tombe-t-on dans des gasconismes ? La raison n'est pas difficile à trouver. Tout gasconisme vient du patois, ou langage du pays. Les enfants parlent ce patois avant de parler français. On le parle par nécessité avec les nourrices, avec les sevruses, les domestiques, avec le peuple à qui on a affaire. Dominé par l'habitude, on ne fait que le*

*traduire lorsqu'on parle français. Beaucoup de gascons, même lettrés, tombent dans ce défaut, sans y prendre garde, sans s'en douter...*

*On pourra lire ce livre comme on lit ces examens de conscience, ces listes de péchés qui sont dans les heures, et qu'on parcourt quand on se dispose à aller à confesse. On n'a pas fait tout ce qu'on lit. On dit : voilà des fautes que je ne commets pas ; en voici certaines qui m'étonnent : je ne savais pas que ce fussent des fautes. C'est ce qui arrivera à ceux qui parcourront ce recueil ; ils n'auront pas fait tout ce qu'ils liront, mais ils y trouveront leur compte ; les uns plus, les autres moins ; et après qu'ils se seront condamnés sur les fautes qui leur échappent, ils s'instruiront de celles dont ils ne se doutent point.» (Desgrouais, 1801 [1997, p. V-VIII]).*

Ce texte s'organise autour d'une opposition majeure — entre le mal et le bien —, relayée par une série d'opposés satellites : entre «pays» (ici gascon, mais ce pourrait être tout autre) et Paris, entre peuple et lettrés, entre patois et français. Il n'y a de bon que de lettres françaises rayonnant de Paris ; tout le reste est marqué du sceau de l'impureté et du vice. Le gasconisme, c'est le mal.

Et le mal règne. C'est que le gasconisme est vicieux, et d'autant plus qu'il contamine jusqu'au parler de ceux qui ne s'en croient pas atteints. Car les mauvaises habitudes se prennent très tôt, dès la toute première enfance happée par une «traduction» insidieuse, ce mauvais patois qui s'infiltré, avec le lait des nourrices, dans le bon français et le corrompt.

Corruption congénitale, autant dire souillure originelle. On ne s'en délivrera pas aisément. Il y faut la venue d'un missionnaire venu de là-haut, du foyer de lumière, porteur de la bonne parole. Il y faut son zèle infatigable à corriger les travers ; corriger, c'est-à-dire combattre et redresser, retordre dans l'autre sens le bois qui a été tordu du mauvais côté ; autrement dit, convertir. Il faut recenser les péchés, et la liste n'est jamais close, elle s'ouvre sur un mauvais infini. Il faut, surtout, amener le pécheur à regarder ses fautes, pour les confesser et se condamner de celles-là mêmes qu'il ne soupçonne pas, auxquelles il est enclin de toute la malignité de sa nature. Immaculé par vocation, le missionnaire lui-même n'est pas infaillible, sa vigilance peut toujours être prise en défaut. Paradoxe bien connu de la lutte pour le bien qui suscite, par son obstination même, la prolifération du mal. Mais celui-ci n'aura pas le dernier mot. Là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ; elle soutient le missionnaire dans son combat au service du bien qui ne peut manquer de monter peu à peu vers le triomphe final.

Exégèse survoltée, hypertrophiée, trop tirée vers une sotériologie déplacée ? Peut-être. La sobriété conseillerait ici se s'en remettre à Bourdieu : «Pour s'autoconsacrer comme interprète nécessaire, l'intermédiaire

doit produire le besoin de son propre produit. Et pour cela il faut qu'il produise la difficulté qu'il sera seul à pouvoir résoudre» (Bourdieu, 1987, p. 192). Mais on manquerait la tension sacralisante qui travaille ce texte. L'intermédiaire est ici, littéralement, le médiateur, l'intercesseur, et la «difficulté» porte plus justement le nom d' «habitude vicieuse», la tare qu'il faut convertir en pratique correcte, c'est-à-dire purifier, voire sanctifier. Quant au «produit», ce n'est pas le sien propre, mais bien plutôt la mission qui lui est échue sans qu'il l'ait choisie et à laquelle il doit rester fidèle s'il veut réaliser le salut des «infidèles». Ce qui, notons-le au passage, fait apparaître quelques traits saillants du concept d'autorité : non un pouvoir que j'exerce à partir d'un ordre que je reçois, mais une mission qui m'advient, par le choc d'un événement-scandale, au nom de la pure reconnaissance du bien dont je dois me faire l'exemple et l'agent au service des égarés. Seul a autorité celui qui fait don de sa personne à la force de la vérité (ici la langue de Paris qui est bien plus que langue : qui a la force indiscutable d'un logos).

Ce don est d'autant plus pur que l'auteur n'est «personne» (il n'a même pas de prénom — je n'ai pas réussi à le trouver). Né et mort dans les parages de Paris (1703-1766), il n'a guère eu que la grâce — mais elle a transfiguré sa vie — d'être promu professeur au Collège Royal de Toulouse où il a rencontré sa vocation dont témoigne ce livre, paru l'année même de sa mort, et qui a eu une postérité remarquable puisqu'il a connu onze rééditions jusqu'en 1812, en augmentant régulièrement de volume d'une édition à l'autre (qui s'en est chargé ? Là encore, je n'ai pas de réponse). Par un renversement, à vrai dire peu surprenant, on admirera que la grâce n'a surabondé sur le péché qu'en le faisant surabonder à son tour, dans une course-poursuite où chasseur et chassé se révèlent étroitement complices. On notera alors avec intérêt que le zèle pour la propagation du salut par le français précède et croise celui de l'abbé Grégoire, missionnaire lui aussi, mais à une tout autre échelle, du bon combat pour la propagation de la bonne langue par la destruction des patois, générateurs de préjugés et obstacle au patriotisme national régénérateur.

Deuxième témoin : la consécration scolaire de l'autorité, ou encore la naissance de l'autorité prise à sa racine.

[Le narrateur a reçu de la maîtresse d'école un cahier tout neuf orné d'un «compliment» en reconnaissance de sa valeur d'élève méritant. L'écolier rentre chez lui, impatient de le montrer à ses parents]

*«... Mon plus grand bonheur, c'était la pensée que j'allais pouvoir montrer à mes parents de quoi j'étais capable. Je ne rêvais que du moment où, bien installé sur mon coin de table de cuisine, je remplirais, tout seul, sous leurs yeux, de pleines pages d'écriture.*

.. Aussitôt après le goûter, je m'installais à mon coin de table ; mais le moment venu d'écrire, j'hésitai un peu devant la feuille blanche et, pour ne pas courir le risque de manquer mon effet, je me résolus à demander à maman qu'elle me marque d'abord des modèles. Je lui avais fait une petite place sur le bord de ma chaise, mais, quand je lui tendis le crayon, elle se leva brusquement et me dit, sur un ton qui me surprit beaucoup, qu'il vaudrait mieux que je fasse autre chose. Elle ajouta qu'elle devait aller au pré avant la nuit close, et puis que papa serait content si je l'attendais pour lui faire la surprise. Cette indifférence inhabituelle me blessa profondément et, de colère, j'envoyai mon cartable voler à l'autre bout de la pièce. Maman ne dit rien. Elle ramassa la pochette, rangea le plumier qui s'était ouvert et s'approcha de la table. Elle tenait un crayon dans sa main. Je la tirai par son tablier pour l'obliger à s'asseoir. Elle prit le cahier, le disposa devant elle et, à l'endroit que je lui marquai contre la marge, sous le compliment, elle s'appliqua à tracer un modèle. Ce devait être un «i» ; mais il était tout de travers, débordant l'interligne, curieusement ondulé, le point faisait trou en soulevant une plissure. Mon cahier était abîmé. Je l'arrachai brutalement à ma mère et, trépignant de rage, je lui criai : «Comme la maîtresse ; je veux comme la maîtresse !». Je ne saurais dire si j'éprouvais du mépris ; peut-être y avait-il seulement dans ma voix du dépit et de l'impatience. Je ne voyais pas le visage de maman. Elle restait assise, la tête basse. Sans me regarder, elle me reprit doucement le cahier ; elle l'ouvrit, tourna une page et, comme en se cachant, elle traça un autre modèle. Ce n'était pas mieux.

*De grosses larmes coulaient sur ses joues.*

Il y avait cinq enfants à la maison. Le père était berger ; il rentrait en fin de semaine avec quelques miches de pain et des fromages secs. A l'âge de l'école, maman travaillait en usine. C'était contre la loi ; quand les «messieurs» venaient en visite, elle devait se cacher dans les sous-sols. Elle avait grandi comme ça, le temps des classes était passé et jamais maman ne saurait écrire comme la maîtresse. Jamais non plus elle ne pourrait parler avec moi de ce que j'apprenais. L'ignorance, c'était une misère, l'humiliation ; et l'école, une chance. De mes trois frères, c'est moi qu'on tiendrait aux études. J'étais un élu ; mais je resterais avec les miens et je concevais l'enseignement comme un juste combat.» (Marcy, 1974, p. 92-94).

Cette page décrit une scène classique, la scène «primitive», en quelque sorte, du choc entre mère et maîtresse — et aussi bien entre foyer et école — provoqué par l'enfant-écolier dont la consécration scolaire révèle, en les produisant, l'abîme qui sépare ces deux mondes et le scandale qu'il suscite. Consécration et abîme qui ont pour objet un cahier — mais consacré lui aussi par le «compliment» qu'y a noté la maîtresse — et une de-

mande d'écriture, réduite à un simple élément — la lettre «i» —, mais, il est vrai, investie de la fonction de «modèle». Cas singulier d'une grammatologie inattendue : infiniment fruste, presque résiduelle, et infiniment lourde, accablante. Car cet «i» manqué et le cahier «abîmé» déclenchent une violence qu'on aimerait bien cantonner dans le «symbolique» si elle ne manifestait en même temps des effets physiques aussi ravageurs. Mais ces ravages ont des effets très différents sur les deux acteurs du drame. La mère s'enfoncé dans le silence et les larmes ; le fils éructe et tempête, révélant ainsi sa conversion au statut d'écolier, encore apprenti, mais déjà virtuellement maître. Reconnu, chevronné, le fils-maître n'a plus qu'à consigner l'épisode ancien, non sans y trouver de quoi s'apitoyer, mais dans un style trop lisse et appliqué qui refoule une compassion attendue et absente, effacée et supplantée par un constat dont la lucidité corrobore la violence de la scène initiale

Je vais faire ici quelque chose à quoi je me suis toujours refusé et que je persiste à condamner au nom de ce que j'appellerais la «décence intellectuelle». J'ai écrit, il y a plus de dix ans, un commentaire de ce texte. Le relisant aujourd'hui et ne trouvant rien d'essentiel à y redire, je le reproduis tel, à peu près, que l'émotion me l'avait alors soufflé.

«L'écolier est devenu le prof — un degré de plus qu'instituteur — qui revit avec une précision aiguë l'événement infime et intense de son enfance... D'où vient qu'insensiblement la scène se déplace et se disloque ? Ces larmes, cette humiliation, c'est le fils qui les provoque de toute la violence de sa demande «enragée» ; et cette violence ne sera pas questionnée. L'acteur-auteur qui revit la scène en l'écrivant trente ans après n'a de regard que pour le drame de sa mère dont il institue le procès en s'en absolvant entièrement. L'acte d'accusation (la mère tenue hors de l'école) lui sert à dissimuler l'acte de sa propre violence (sa consécration scolaire) ; l'avocat de la défense et de la protestation se dissimule à lui-même qu'il fut, et demeure, l'agent, l'exécuteur, le fauteur du drame ; sa violence, autrefois, a humilié, et sa pitié, aujourd'hui, ne l'absout pas, au contraire, puisqu'elle confirme et consacre l'humiliation infligée. La mère est en proie au négatif, tout entière et sans recours : elle n'est pas allée à l'école ; illettrée donc et, plus encore, déniée dans sa parole même («jamais elle ne pourrait parler avec moi de ce que j'apprenais»). Ce mot est terrible, car il dit le tribunal de référence, la relation unilatérale, la mère exilée de sa propre parole, réduite au silence, à l'ignorance, par l'élection qui convertit le fils en juge absolu. A lui l'école a donné ce droit et le pouvoir de l'exercer sans incertitude ; le passé en sa vie propre et en sa langue indigène se trouve convoqué par un présent souverain qui n'autorise à parler que dans sa langue et à ne paraître que dans sa lumière ; et cette langue rend sourd, comme cette lumière rend aveugle. Trente ans après, l'événement est consigné intact par le jugement qui le fige dans sa cruauté sans appel, dessaisi-

sant définitivement la mère de son histoire de fait et le fils d'une autre écoute possible». (Caussat, 1989, p. 86-87).

Si je devais ajouter quelques mots, ce serait pour revenir sur cette «élection» revendiquée au terme de cette page. Expression d'une suffisance inconsciente, sans doute. Mais le pire est ailleurs. L' élu — sans guillemets — se voit consacré par une triple humiliation : celle qu'il inflige, écolier, et qu'il redouble, devenu maître, en s'interdisant de la reconnaître pour la transférer à l'humiliation ancienne infligée par les «messieurs». Mais peut-être est-ce là la condition exigée par toute élection et le prix à payer pour elle. Peut-être est-il impossible d'accéder à l'élection sans le faire payer à quelqu'un, et aussi bien à soi-même. L'élection intellectuelle (cléricature) serait alors la pire, gagée par l'aveuglement de l' élu qui se proclame «éclairé». Quant au «juste combat», revendiqué lui aussi, comment résister à l'idée d'y voir l'alibi d'une mission salvatrice qui se masque son enfermement dans une profession fonctionnaire au service d'intérêts imposés de plus haut (exigés par l'Etat) ? Les janissaires devaient eux aussi se créditer du statut de «justes combattants» pour la cause et au service du Sultan.

Ainsi le fils doit-il mourir pour qu'advienne le maître. Mais il ne meurt pas seul, il doit rompre ses attaches, faire mourir ses entours, à commencer par l'être le plus proche, victime expiatoire exigée par la transmutation (transsubstantiation) élective. Je peux témoigner de l'absolue sincérité de l'auteur, de sa totale innocence. Peut-elle valoir absolution ? Un doute surgit alors : à quoi bon faire tant d'histoires pour une «affaire» somme toute minime ? Le hasard, comme on dit, me fait alors un clin d'œil, en me mettant sous les yeux une page de Milan Kundera dans laquelle, rapportant une altercation, en principe anodine, entre une mère et son fils (encore, mais, là, ironie, c'est de la mère que procède l'humiliation), il voit se profiler l'épure de drames autrement plus démoniaques. «J'ai regardé, stupéfait, cette scène d'un mini-procès stalinien, et j'ai compris d'emblée que les mécanismes psychologiques qui fonctionnent à l'intérieur des grands événements historiques (apparemment incroyables et inhumains) sont les mêmes que ceux qui régissent les situations intimes (tout à fait banales et très-humaines).» (Kundera, 1986, p. 137). Et c'est là le tragique : de nous jeter impitoyablement à la face, à chacun de nous, l'impossibilité quasi-absolue de mettre en œuvre l'horizon proposé par Nietzsche :

«Qui nommes-tu mauvais ? Celui qui veut toujours faire honte.

Qu'y a-t-il pour toi de plus humain ? Epargner la honte à quelqu'un.» (Nietzsche, 1967, p. 173)

De cette «humanité», qui osera sans faiblir se déclarer capable ? Sur combien de hontes et d'humiliations infligées — et subies — s'édifie le terreau de notre autorité, de toute autorité peut-être ? Sauf à rêver d'une alliance, pour l'heure improbable et utopique, entre autorité et liberté,

d'une liberté qui donne autorité pour enseigner l'œuvre de la liberté. Ce doit être un des sens possibles du «sans autorité» de Kierkegaard ; mais quelle langue saurait être assez pure et assez forte pour en imposer sans imposer, et donc sans s'imposer ?

Troisième témoin : ce sera cette fois moi-même, dans un exercice d'auto-analyse auquel je vais me livrer sans filet – sans doctrine de référence, sans garantie d'objectivité – et qui concerne un acte bien spécifié de mes pratiques enseignantes, acte auquel j'ai délibérément consenti et que j'ai maintenu pendant de longues années, alors que j'aurais pu l'interrompre quand j'en aurais ainsi décidé, parce qu'il m'aurait lassé ou que j'en aurais épuisé les charmes. Il faisait naturellement partie de mon contingent d'obligations, mais je pouvais, à tout moment, y renoncer pour vouer ce contingent à des activités plus classiques et en même temps plus gratifiantes du point de vue de l'autorité professorale (et des profits de carrière qui vont normalement de pair).

J'ai «animé» pendant quinze ans au moins – peut-être davantage – un atelier de préparation à l'une des épreuves requises pour l'oral de l'agrégation de philosophie et qui en est en quelque sorte l'épicentre, destinée à tester les capacités de maîtrise du candidat philosophe (plus strictement : du candidat à l'enseignement de la philosophie) ; maîtrise dans tous les sens du terme : de soi, de sa parole, du sujet (de la «question»), du jury (amener les maîtres patentés à reconnaître le maître virtuel qui parle devant eux). Il s'agit de la «leçon», héritière de la «disputatio» médiévale, comme cette dernière hautement ritualisée, et dont il me faut exposer succinctement quelques caractéristiques notables. Le candidat tire au sort un énoncé dont il doit faire une question à débattre, en tirant de la gangue primaire, telle qu'elle est donnée (le «sujet»), les potentialités discursives que cet énoncé tient en réserve et qui ne se manifesteront qu'en vertu et en fonction de la vigilance critique du «débatteur», à la fois metteur en scène et auteur du procès qui doit être joué. Cet exercice est à la fois solennel, puisqu'il consacre une maîtrise accomplie, et artisanal, puisqu'il met en œuvre, à la manière du «chef d'œuvre» attendu de l'apprenti, un savoir-faire patiemment conquis. Il exige une mobilisation de tout le savoir accumulé qui se monnaie au long d'une série d'interventions contrastées : sélection des autorités de référence (les «auteurs» canoniques), virtuosité dans la construction du parcours d'ensemble, mais sans emphase rhétorique ou effets de manche, art de combiner lenteurs et accélérations, patience éventuellement triviale et subtilités pointues, au risque de la préciosité, exercice de l'oralité où il faut parler «comme un livre», etc. On serait tenté de dire : la liste peut être allongée à plaisir. Mais justement il n'y a pas de liste, pas de règles expresses, sauf les contraintes les plus voyantes (il faut apprendre à

parler sous la loi du «sablier» ; le temps écoulé, la parole est coupée ; face à un jury dont tel membre peut bâiller, voire s'endormir ou simplement manifester ses réticences). L'exercice est, au vrai, sans règles, sauf négatives et qui ne s'apprennent qu'à l'usage ; nulle prescription positive, sauf celle de capter (captiver) le jury ; ou, en se permettant une certaine prétention, l'obligation de pratiquer la loi même de la création divine (selon Leibniz), loi du «rendement» optimal (produire «maximum effectum minimo sumptu» : le plus grand effet au moindre coût).

Cet exercice, il m'a bien fallu l'affronter, après avoir bataillé pour en détenir la capacité, au moins partielle-mais incontestable, forcément, puisque le succès l'a «confirmée». Mais pourquoi y revenir, une fois passé du côté des maîtres, qui plus est, en s'y vouant aussi longtemps ? Compulsion de répétition, désir d'édification, éventuellement caritative, ou, qui sait, sadisme autoritaire ? Je ne me reconnais pas dans ces désignations, ce qui ne les empêche pas d'être applicables. Non, ma pulsion principale s'est nourrie du goût, non de se rejouer les affres (défaites et victoires) des années d'étude, mais de refuser la situation établie du maître arrivé, de reprendre, de réactiver l'expérience du philosophe débutant, étudiant (et j'ai toujours pensé qu'un maître, à quelque hauteur qu'il parvienne, doit toujours rester étudiant, ce qui est plus vrai encore du «philosophe» – qu'est-ce qu'un philosophe sachant ? A tout prendre, un récitant de doctrines). J'ai éprouvé le besoin de revenir à ce qui vaut comme le degré zéro, et en même temps le commencement radical, pris à la racine, de l'expérience philosophique, c'est-à-dire de la réflexion en train de s'inventer, en alerte, en ouverture et en risque. Car, en dépit de tout son rituel fortement et artificieusement stylisé, la «leçon» exige une pensée sous tension, transversale par rapport à la dualité forme/contenu ; où les éléments précontraints – références doctrinales et citations expresses – doivent toujours être insérées dans un discours qui les convoque et les discute (les «dispute»), où l'horizon épouse les variations du chemin ; bref, où, rien n'étant jamais joué, tout se joue dans une suite d'improvisations en rebonds qui donnent forme (littéralement : informent) une pensée en travail et en inquiétude de ses possibles.

Le maître ne peut plus ici exhiber son autorité statutaire (celle qui l'autorise à délivrer son cours du haut de la chaire (ex cathedra). Il doit redevenir apprenti, soumis aux mêmes épreuves que les apprentis qu'il «dirige». Comme eux, il doit produire un «chef-d'œuvre», et dans les mêmes conditions ; sauf que, prenant le risque d'exposer son autorité, il court celui de la voir menacée, en tout cas malmenée. C'est cela que j'ai voulu et je peux dire que je n'ai pas été «déçu». Car le maître intervient sous le regard d'apprentis, incrédules ou narquois, qui ne manquent pas de jauger sa «performance» (enchaînements forcés ou lâches, embarras visibles, licences indues). Mais ces regards ne font que redoubler ses propres appréhensions : question mal engagée, sujet mal «senti», conclusion hâ-

tive ou évasive; bref, l'ai-je bien construit ? Avec, plus d'une fois, l'illumination «de l'escalier» dans les minutes qui suivent : je vois l'articulation qui a manqué ; mais c'est trop tard, la partie est finie.

A sept ans maintenant de distance, qu'est-ce que je retiens de cette expérience ? Tout d'abord, l'impossibilité de la renier. Je ne sais si le maître a été utile aux apprentis ; je sais seulement qu'il ne pouvait pas ne pas vouloir cette mise à l'épreuve de son autorité, cette pratique d'une autorité militante, par conséquent malmenée, donc ramenée à ses conditions initiales de légitimité. Mais cette distance prise à l'égard de l'autorité installée a vite révélé ses limites ; entre une complète subversion (mais suicidaire ou impossible) et une pratique assumée et exercée sans inquiétude, l'espace de jeu demeure incertain et ambigu, tiraillé entre la satisfaction douteuse de s'être fait plaisir sans risque grave et le sentiment lancinant de n'avoir fait que ruser, dans les marges du service dû, avec une autorité qui, au total, n'a pas été remise en question. Qui sait même si le parti pris de distance n'aura pas été qu'un détour factice destiné à consacrer, au bout du compte, l'autorité provisoirement et fictivement suspendue ? Avec l'autorité, ne serait-ce pas tout ou rien, à prendre ou à rendre, sans possibilité, autre que rêvée, de «bon tempérament» ?

## CONCLUSION EN FORME DE PERSPECTIVE SANS BILAN

Dans le dialogue intitulé «Idiota, de sapientia» qu'il écrit dans l'été 1450, aussitôt après avoir été élevé à la dignité de cardinal, Nicolas de Cues met face à face un «profane» (*idiota*) et un «*orator*» (rhéteur ?) qui s'oppose au premier de toute la richesse livresque dont il se targue. Mais c'est le profane qui s'autorise de sa «pauvreté» pour attaquer : «C'est l'opinion de l'autorité qui t'a gonflé, en sorte que tu es comme un cheval qui, libre par nature, se voit attaché par un licou à la mangeoire où il ne consomme que ce qui lui est fourni. Asservi à un fourrage étranger et non naturel, ton entendement se nourrit de l'autorité de gens qui écrivent... C'est ce que je disais : tu te laisses mener par l'autorité et elle te dévoie. Un tel a écrit tel mot auquel tu accordes crédit. Mais je te dis, moi, que la sagesse crie au dehors dans les rues...[par conséquent] partout et dans cette place même (ubique et in hoc foro)» (Nicolas de C., 1988, p. 2-8). Suivent une série de variations sur *sapientia* et *sapere* : un savoir «sage» est celui qui sait *interno gustu sapere*. Car «il ne faut d'aucune manière juger sages ceux qui parlent seulement en parole (*verbo*) et non par saveur (*gustu*)» (*ibid.*, p. 16). Laissons de côté les implications historiques évidentes de cette page qui oppose nettement la sagesse «renaissante», la *via moderna* qu'emprunte hardiment le profane à la voie «antique» des gloses et des commentaires, chasse gardée des clercs. Ce qui retient l'attention, c'est une

rupture dans l'autorité. On serait tenté de dire : entre deux autorités. Mais non : l'autorité est ici tout entière du côté de ce qui la fonde, le livre, qui précisément «fait autorité» de tout le poids d'un passé consolidé et continué de gloses en gloses. Sur l'autre rive, quoi ? Des livres aussi, mais d'une tout autre encre : «livres de Dieu, écrits de son doigt» et qui se livrent «partout», par exemple dans les opérations en cours en ce forum où des hommes s'appliquent à *numerare, ponderare, mensurare* (*ibid.*, p. 8), c'est-à-dire à relayer à leur compte la grammaire de Dieu qui a tout créé *numero, pondere et mensura* ; relais sans contrainte pour lequel n'est requise que la «théorie», littéralement la réflexion capable de pratiquer une sagesse «gustative», un discernement qui sait toucher, palper, manier, mais sans manipuler ni faire violence, en laissant retentir au contraire, en son «for intérieur» les opérations auxquelles cette réflexion ne s'adonne qu'en les savourant et en les dégustant.

Par quoi elle devient inventive, créative à son tour et à son compte. Paradoxe et châtement de l'autorité : celui qui s'en réclame se condamne à réciter les mots des autres, en les enrobant d'un supplément de glose qui l'autorise à faire le fier (*inflare* : enfler, se rengorger) au moment même où il ne fait qu'avouer sa servilité. Et paradoxe en miroir du «sans autorité» : *vera scientia humiliat* ; ramené, réduit à toi-même, te voilà libéré des servitudes et des agenouillements et libre pour des engagements sans limites dont tu ne toucheras jamais le fond, qui ne donnent aucune garantie mais où ta parole court le risque – et la chance – de naître à neuf pour des aventures imprévisibles, à coup sûr incontrôlables et peut-être terrifiantes. On tient ici une humilité sans humiliation qui fait écho à l'horizon dessiné par Nietzsche (cf. *supra*, p.5). Et qui donne un début de contenu au «sans autorité» de Kierkegaard. Contre le «privat-docent bien dressé qui pose les questions et y répond de telle façon que des lecteurs également bien dressés tiennent la réponse pour recevable» (Kierkegaard, 1977, p. 161), le penseur subjectif (sans autorité) reçoit la question comme un tourment et y répond en s'engageant dans une quête infinie, au point qu'il ne pourra jamais disposer de la réponse avec autorité et que la seule proposition qu'il puisse énoncer en toute certitude c'est que «nul ne sait de la vérité plus que ce qu'il est face à la vérité» (Kierkegaard, 1982, p. 182 – tr. modifiée). Ce qu'il est : un témoin, bousculé, inquiété, tarauté par le vrai auquel il tend sans en disposer.

Mais cette dualité, arc-boutée à une binarité tranchée (avec/sans), pourrait bien se révéler réductrice et fallacieuse, dans la mesure où elle occulte une division sans doute constitutive, à condition de la ramener à son point de bifurcation. Ce point – cet écart – s'expose dans la page où Philon d'Alexandrie commente le récit biblique sur l'imposition des noms par Adam :

«(Dieu) fit tout à fait bien d'attribuer au premier homme l'imposition des noms, car c'est une œuvre de sagesse et de royauté ; *sage*, il l'était, cet être qui avait acquis *par lui-même* la science et l'instruction, puisqu'il était né des mains de Dieu ; en outre, il était *roi*. Or il convient au chef de nommer chacun de ses subordonnés. *Une puissance de commandement surabondante s'attachait à ce premier homme...* Dieu poussa tous les animaux vers Adam, voulant voir quels noms il leur imposerait ; non qu'il eût un doute... [mais] parce qu'il savait qu'il avait établi chez les mortels la *nature rationnelle pour se mouvoir d'elle-même...* Il mettait l'homme à l'épreuve, comme fait un *maître* avec un *disciple*, en éveillant *sa disposition innée* et en l'appelant à donner un échantillon de ses propres travaux, pour *l'inviter à faire de lui-même* des impositions de noms qui ne fussent ni déplacées ni discordantes, mais entièrement *révélatrices des qualités de leur objet*. La nature rationnelle, qui existe dans l'âme, était encore pure... ; aussi Adam prit-il les *images toutes fraîches des corps et des choses*, et il leur donna les *noms justes*, en visant exactement les réalités qui étaient signifiées, de façon qu'en même temps leur nature soit *énoncée et pensée.*» (Philon, 1961, p. 241-243 – souligné par moi).

Cette page s'articule selon deux couples d'opposés, complémentaires chacun dans son ordre et l'un par rapport à l'autre. Disciple de Dieu, Adam en reçoit une maîtrise éminente : la puissance d'imposer les noms ; et cette imposition s'exerce dans une liberté sans arbitraire puisque le disciple-maître «donne les noms justes» qui énoncent la nature des choses.

Bienheureuse origine où tout se résout harmonieusement, mais qui tient en réserve la dualité, présente au cœur de notre question, entre une autorité docile qui commande par délégation et une autorité qui improvise librement par invention. Tout va se jouer dans la distance à l'égard du Maître originaire. Qu'il demeure proche, et la rationalité native et innocente du disciple va droit au terme juste. Que Dieu s'éloigne, que le disciple empoigne sa liberté, c'est alors une imposition-interprétation qui prolifère, au risque de décisions qui peuvent être prises et mises en défaut. Défection de la liberté ? Il est cruel qu'elle soit exposée à défaillir. Mais comment échapper à ce risque, ou à cette chance, face double de la liberté ? Et que devient alors l'accord entre nature rationnelle et qualités données des choses ?

Le bilan sera dès lors incertain. On n'échappera pas à l'oscillation dérangeante entre ces deux pôles en miroir l'un de l'autre. Il me faudra vivre et agir avec cet inconfort, sans rêver d'une improbable et utopique réconciliation qui signifierait le lâche abandon à l'oubli de mes responsabilités, le besoin de me voir déchargé de l'obligation permanente à des choix gros de violence, quelle que soit la voie retenue. Mais cette inquiétude signifie en même temps le caractère imprescriptible de ma liberté. Si j'opte pour l'autorité de délégation, c'est à moi seul que je dois m'en prendre,

non au maître invoqué qui ne sera plus alors que l'alibi de ma docilité consentie.

© Pierre Caussat

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOURDIEU Pierre, 1987 : *Choses dites*, Paris : Editions de Minuit.
- CAUSSAT Pierre, 1989 : *De l'identité culturelle*, Paris : Desclée de Brouwer.
- DESGROUAIS, 1997 : *Les Gasconismes corrigés*, Nîmes, C. Lacour (Réimpression de l'édition de 1801).
- KIERKEGAARD Sören, 1977 : *Post-Scriptum aux Miettes Philosophiques* (1846), Paris : Editions de l'Orante (O.C., t. 10)
- — 1982 : *L'école du christianisme* (1850), Paris : Editions de l'Orante (O.C., t. 17).
- KUNDERA Milan, 1986 : *L'art du roman*, Paris : NRF.
- MARCY Guy, 1974 : *Moi, un prof*, Paris : Stock.
- NICOLAS de CUES, 1988 : *Idiota de sapientia* (1450), Hamburg : Felix Meiner.
- NIETZSCHE Friedrich, 1967 : *Le gai savoir* (1881), Paris : NRF.
- PHILON d'ALEXANDRIE, 1961 : *De opificio mundi*, Paris : Editions du Cerf.